

Le dernier voyage

Michel Garreau

Le dernier voyage

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2017
ISBN : 978-2-312-05183-3

« Quand on voit la vie telle que Dieu l'a faite,
il n'y a qu'à le remercier d'avoir fait la mort. »
(Alexandre Dumas, fils 1824-1895)

À l'horizon vers l'est, une lueur colorait les nuages en une multitude de nuances flamboyantes. L'immense oiseau métallique glissait pratiquement sans bruit et à vive allure en direction de cette lueur, comme si une force irrésistible l'attirait inexorablement vers elle. Le commandant de bord Jean-Luc Daumesnil consulta ses instruments. Dans une heure, le vol AF276 allait atterrir à l'aéroport de Tokyo Narita. Celui-ci s'était déroulé sans encombre, malgré un sévère orage rencontré peu après le décollage. L'Airbus avait été bien secoué par les nombreuses turbulences, mais heureusement, la suite du parcours fut plus calme.

Daumesnil était né pour être pilote de ligne. Il éprouvait une jouissance indéfinissable à se retrouver aux commandes d'un engin de plusieurs centaines de tonnes, qui obéit docilement et expédie en quelques heures ses passagers au bout du monde. Être aux commandes d'un tel monstre de puissance lui procurait de grandes satisfactions qui compensaient les fatigues accumulées par les décalages horaires.

Durant le vol, le commandant pensait souvent à ses passagers. Il lui arrivait souvent de se rendre dans la cabine afin de les rencontrer et échanger quelques mots avec eux. Avec l'expérience, il imaginait leur motif de voyage. Il devinait des grands-parents rendant visite à leurs enfants qu'ils n'avaient pas vus depuis longtemps. En classe affaires, il discutait avec des hommes cravatés en route pour des réunions importantes ou tout excité à la perspective de signature d'un nouveau contrat. Il lui arrivait aussi de découvrir au fond de l'avion un jeune couple timide en voyage de noces. Fort de ces brefs

contacts avec ceux qui lui faisaient confiance pour les mener à bon port, il oubliait la fatigue et les tracas du métier.

Daumesnil accomplissait ses vérifications d'usage et venait juste d'évaluer le volume de kérosène restant dans les réservoirs. Son estimation montrait qu'il avait réussi à économiser cette fois pas moins de trente tonnes de carburant. Ce résultat provenait d'un savant choix du parcours, de la vitesse et de l'altitude de vol. Il n'avait pas son pareil pour optimiser les performances de l'avion. Cette aptitude lui valait évidemment la reconnaissance et l'estime de la direction de la compagnie, mais ainsi une certaine jalousie de plusieurs de ses collègues. Il adaptait généralement les plans de vol qui lui était remis au moment de l'embarquement, en choisissant le parcours qu'il jugeait le meilleur.

En cette fin de vol, un grand calme régnait dans la cabine. Encore mal réveillés, les passagers attendaient avec impatience le moment où le petit-déjeuner allait leur être servi. Les hôtesses s'affairaient à remplir les chariots dans une petite cuisine située à l'arrière de l'avion avant de passer dans les allées pour la distribution.

Le commandant Daumesnil était tout de même content d'arriver à destination. Il se réjouissait à l'idée de s'offrir deux jours complets de détente à Tokyo avant de reprendre la direction de Paris. Commandant confirmé, Daumesnil ne comptait pas moins de quarante mille heures de vol sur des lignes long-courriers. Malgré près de vingt-cinq ans à sillonner les cieux en tous sens, il était toujours aussi heureux de pratiquer son métier, considérant que les heures passées à bord étaient des instants magiques.

Dans la cabine de pilotage, il se sentait hors du temps, comme si les innombrables problèmes qui se posaient aux humains en dessous n'existaient plus. L'altitude gommait les misères, les conflits sanglants, les bassesses des hommes, leur cupidité et tous les innombrables dommages que ceux-ci imposaient à leur pauvre planète.

À ses côtés se tenait le copilote Pierre Laffont. Daumesnil ne le connaissait pas avant ce vol. Il y avait tellement de pilotes à Air France qu'il lui était impossible de connaître tout le monde. Peut-

être avait-il déjà volé avec lui. Dans ce cas, cela remontait à de nombreuses années et il n'en avait aucun souvenir.

Laffont était un homme d'une quarantaine d'années qui connaissait aussi très bien son métier. Daumesnil savait très vite jauger ses collègues et le copilote lui avait d'emblée inspiré confiance. Il l'avait vu exécuter les procédures initiales avec méthode et beaucoup de sérénité. Son pilotage en solo pendant son temps de repos s'était d'ailleurs très bien passé. En mode de croisière, lorsque le mode automatique est enclenché, il n'y a pas grand-chose à faire. Cela consiste essentiellement à effectuer des opérations de surveillance de navigation, vérifier les paramètres de l'avion et communiquer avec le sol.

En cette fin de voyage, Daumesnil ne se sentait pas très en forme. Il ressentait une grande fatigue totalement inhabituelle. Il ne savait pas à quoi l'attribuer et cet état l'inquiétait. D'habitude, il supportait plutôt bien le décalage horaire et un certain manque de sommeil. Durant le parcours, l'hôtesse lui avait servi son repas, mais il n'y avait pratiquement pas touché. L'appétit était absent. Un fort mal de tête s'était installé et il éprouvait des courbatures dans les membres, comme s'il couvait une grippe. Son état ne l'inquiétait pas outre mesure. Sa forme allait s'améliorer après deux bonnes nuits de sommeil et il serait dispos pour reprendre son vol de retour vers Paris.

Le commandant possédait une solide constitution héritée de ses parents. Jusque-là, il n'avait pas le souvenir de s'être arrêté pour raison de maladie. Il menait une vie saine, pratiquait régulièrement des activités physiques et ne faisait aucun excès alimentaire. Ses visites médicales annuelles révélaient toujours une santé resplendissante et une excellente aptitude à voler.

Le jour était maintenant complètement levé sur un ciel sans nuages. On apercevait maintenant très distinctement le territoire du Japon sur lequel se détachait clairement le sommet enneigé du mont Fuji qui trônait fièrement sur la droite du cockpit. Une demi-heure le séparait de l'atterrissage. Daumesnil débrancha le pilote automatique pour effectuer manuellement la procédure d'approche. Il mit

l'avion en descente modérée, puis il amorça un léger changement de direction pour s'orienter vers l'aéroport. Pendant ce temps, Laffont dialoguait en anglais avec la tour de contrôle de Narita pour préparer les conditions d'approche de la piste.

Le malaise du commandant survint brusquement dix minutes avant l'atterrissage. Un voile apparut devant ses yeux. Sa vue se troubla soudain au point qu'il fut incapable de lire les indications des instruments. Il se mit ensuite à transpirer fortement. De grosses gouttes de sueur apparurent sur son front. Il sentit ses forces l'abandonner. L'envie de vomir le prit alors qu'il n'avait rien mangé. Ses symptômes ressemblaient à ceux d'un malaise vagal.

Laffont se rendit vite compte de l'état du commandant. Il réfléchit un instant, puis décida de prendre les commandes. Il lui était impossible de porter à la fois secours à son collègue et terminer l'atterrissage, il fit le choix de se concentrer sur le pilotage, car la vie de près de trois cents personnes en dépendait. Durant les manœuvres qu'il accomplissait dans le plus grand calme, il jetait de temps à autre un regard sur le commandant. Celui-ci respirait lentement et gardait les yeux fermés. Il semblait se reposer.

La descente, l'alignement avec la piste, l'atterrissage et le roulage sur le tarmac se passèrent sans encombre. Laffont réalisa une fin de parcours parfaite jusqu'à l'immobilisation de l'appareil. Le personnel de cabine et les passagers ne s'étaient rendu compte de rien. Le copilote était rassuré. Quelques minutes plus tard, Daumesnil reprit ses esprits. Il félicita Laffont pour avoir gardé son sang-froid.

– Que vous est-il arrivé ? lui demanda ce dernier.

– Je n'en sais rien. Ce malaise m'est venu peu à peu. Ma vue s'est voilée et je me suis senti très mal. Je vous ai vu piloter, j'ai entendu vos dialogues avec la tour de contrôle, mais j'étais incapable d'agir. C'est la première fois que cela m'arrive. Je n'y comprends rien.

– Je vous conseille de consulter un médecin à Tokyo. Dans deux jours vous rentrez en France et vous devez être en forme. Je pense qu'il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Juste un coup de fatigue.

– Je vais suivre votre avis. N'en parlons plus.

– Il y a cependant un point qui pose problème...

– Lequel ?

– Je dois normalement signaler cet incident à la compagnie.

Vous le savez, le règlement l'impose.

Daumesnil n'ignorait pas qu'un rapport du copilote pouvait avoir des effets fâcheux pour la suite de sa carrière. Si les services médicaux d'Air France apprenaient cette nouvelle, il devrait subir un nombre incalculable d'examen médicaux à l'issue desquelles il pourrait être déclaré interdit de vol, au moins pendant plusieurs semaines, voire davantage. Il répliqua en tentant de minimiser l'incident :

– À mon avis ce n'est pas très grave, probablement comme vous le dites, une fatigue passagère. Une bonne nuit de sommeil devrait suffire pour me remettre en forme. Pourquoi ne pas en rester là et oublier cet incident ? Cela peut arriver à n'importe qui sur un vol aussi long.

Laffont réfléchit un instant. Si des complications se présentaient pour Daumesnil, il pourrait avoir de sérieux ennuis de n'avoir rien signalé. Finalement, il répliqua :

– Voilà ce que je propose : je prendrai dès demain de vos nouvelles. Cela sera facile, car nous sommes dans le même hôtel. Si tout va bien et vous êtes en forme à la fin de l'escale, on n'en parlera plus. C'est le mieux que je puisse faire. Cela vous convient-il ?

Daumesnil était rassuré. Il acquiesça et remercia son collègue de la tête. Avec un petit peu de chance, cet incident de santé en resterait là.

Il ne se doutait pas qu'il était en train d'accomplir le dernier voyage.

À l'escale de Tokyo, Daumesnil s'était effectivement astreint au repos, évitant de sortir en ville. Il avait pris ses repas à l'hôtel même et avait effectué de longues siestes. Cependant, il n'avait pas suivi l'autre conseil de son copilote et n'avait consulté aucun médecin. Il n'avait guère confiance dans la médecine étrangère et ne souhaitait pas entendre qu'il n'était pas en état de piloter. Suite au repos qu'il s'était imposé, le voyage de retour en France se passa sans encombre. Il n'avait été victime d'aucune défaillance et avait tenu son poste comme à l'accoutumée.

Lorsqu'il rentra chez lui à la mi-journée, il se sentait bien. La maison était vide, car sa femme était au travail. Il fut néanmoins accueilli par Mozart, un labrador affectueux au pelage noir. Ce chien avait été baptisé de la sorte, car il manifestait une joie intense lorsqu'il entendait le fameux requiem. Daumesnil ne comprenait pas comment cette œuvre pourtant si peu festive lui faisait un tel effet. Le commandant et son chien avaient établi des relations fusionnelles. L'un et l'autre étaient devenus inséparables.

Les jours qui suivirent, Daumesnil oublia son malaise et se consacra à ses occupations habituelles : tondre la pelouse qui avait bien poussé en son absence, tailler quelques arbustes envahissants, faire de l'exercice sur son vélo d'appartement et surtout lire des romans, son passe-temps favori. Le couple possédait une bibliothèque impressionnante qui était complétée en permanence. Il n'était pas rare de voir le commandant emporter durant ses voyages un ou deux best-sellers du moment qu'il lisait à l'hôtel au lieu de zapper sur des programmes locaux sans intérêt des télévisions étrangères.